

lot. — On va la transporter dans les appartements de la princesse Louise.
— Elle est donc malade ? — demande Tocqueville.
— Il parait.
— C'est l'émotion d'être présentée et d'être nommée dame de la reine ?
— Cela ou autre chose ?
Rabelais avait souri en répondant ces mots.
— Rien ? — fit Dandelot.
— Comment ? Que dis-tu ? Que sais-tu ? — demandèrent les autres.
— Je ne sais rien, — dit Rabelais, — je suppose...
— Que supposes-tu ?
— Que la jeune fille a ressenti soudainement une émotion violente, mais que cette émotion était développée par une autre cause que la présentation.
— Explique-toi !
— J'étais près d'elle quand elle s'est évanouie !
— C'est vrai, — dit Cocqueville, — c'est vous qui l'avez relevé le premier.
— Précisément, mais j'étais près d'elles encore avant ce moment-là.
— Quand le dauphin et les reines sont entrés dans la salle du Trône, mademoiselle de Lespars était debout, près de son père et à côté de madame de Martignac.
— Je ne sais pourquoi, je m'intéressais à cette jeune fille... mais je la regardai souvent...
— Ah ! ah ! — fit en riant Tocqueville.
— Ne préjuge pas ! L'amour, jusqu'ici, n'y est pour rien, je ne dis pas qu'il ne viendra pas, mais il n'est pas encore venu.
Je la regardais donc avec attention et je la voyais un peu pâle et fort triste, mais rien n'indiquait une approche de pauvoison.
Il y avait une grande expression d'énergie sur sa physionomie. Ses regards se levaient parfois et se portaient furtivement sur Céron qui était sur le même rang qu'elle, mais à distance, avec les gentilhommes du duc de Lorraine.
— Et il l'a regardait aussi, lui ?
— Oui.
— Alors c'était un échange de tendres et amoureux regards.
— Pas précisément.
— En vérité ? — Ah ! mais ton histoire commence à devenir intéressante, Rabelais ! — Toi qui, assure-t-on, as l'habitude d'écrire sur des registres tous ce que tu vois, tu vas écrire cela, je l'espère.
— Peut-être, mais laisse-moi achever. Je disais donc que les regards échangés n'étaient pas précisément tendres. Je pourrais ajouter que, d'un côté au moins, ils étaient flamboyants et chargés de colère.
— Ce côté-là était celui de Mademoiselle de Lespars ?
— Justement.
— Elle n'avait pas l'air d'adorer le secrétaire du duc ?
— Elle avait plutôt l'air de le foudroyer !
— Ah ! ah ! je m'intéresse de plus en plus à cette enfant. Et le baron de Céron, lui, quel regard avait-il ?
— Ce regard terne et désagréable que nous lui connaissons tous,
— Ensuite ?
— La présentation de madame de Larmignac, qui précédait, allait être achevée, et on allait appeler mademoiselle de Lespars.
— Je me retournai vers elle pour la regarder.
— Elle était debout, immobile et pensivo. Je remarquais alors derrière elle, un personnage que je n'avais pas encore vu. C'était un gentilhomme tout vêtu de velours noir de la tête aux pieds.
— De velours noir ! — dit vivement Cocqueville en tressaillant.
— Oui.
— Après ? — dit le baron, qui depuis quelques instants paraissait être suspendu aux lèvres de Rabelais, et qui l'écoutait avec une attention extrême.
— Quel était ce gentilhomme ? — demanda Dandelot.
— Je ne sais, je ne le connais pas. Je ne l'ai même jamais vu à la cour.
— Après ? après ? — dit Cocqueville.
A Continuer



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.
Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.
Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 18 Juillet 1885.

Correspondance de Ladebauche

Londre, 15 juillet 1885.

Mon cher Canard,
La famille de la bourgeoise n'est pas aux noces par le temps qui court.
Imagine toi qu'une grande gazette de Londres la *Pall Mall Gazette* a commencé à imprimer toutes sortes d'histoires sur le compte des gros de la ville.
La gazette dit que les parents de la bourgeoise comme bien d'autres gens huppés ne sont pas de la croix de Saint-Louis.
Le journal se vend par centaines de mille et le diable est aux vaches à Londres.
Tu peux croire que la bourgeoise a eu gros de peine lorsqu'elle a appris ces nouvelles. Lorsque je suis allé la voir la dernière fois la pauvre femme pleurait à chaudes larmes.
Monseigneur de Londres dit que la *Gazette* a bien fait de publier tous ces scandales ; c'est ce qui chagrine la bonne femme davantage.
La bourgeoise m'a demandé des nouvelles du Canada et je lui ai dit comme ça :
" J'ai de tristes choses à vous apprendre. Vous savez sans doute que les affaires ont bien mal été depuis quel- que temps dans le pays d'en haut, par de là le lac Supérieur.
Il y a trois mois et plus les Métifs, commandés par Riel se sont soulevés dans le Nord-Ouest et ont causé un gâchi effroyable. Les sauvages se sont emportés comme une soupe au lait et se sont mis du côté des Métifs.
Une centaine de Canadiens sont allés manger des pissenlits par la racine dans les plaines du Nord-Ouest et ce coup de poches là a coûté à la boutique de Sir John plus de \$3,000,000.
Aujourd'hui Riel et une vingtaine de ses amis sont en prison et attendent leur procès.
Les orangistes ont juré de pendre Riel et tous ses canadiens, et je crois que ses amis auront de la difficulté à s'en tirer.
Leur procès se fera devant six jurés dont pas un sera canadien ou métif.
A ce compte-là, je crois que leur biscuit est fait. Chapleau, Langevin et Caron, se moquent des Métifs comme de l'an quarante et ils laissent tout faire à Johnny sans mot dire.
Et puis ce n'est pas tout. Il faut payer les pots cassés. Johnny s'en prend aux Canadiens. Il vient d'imposer des taxes effrayantes sur ce qu'ils aiment le mieux, sur deux articles qui sont indispensables à leur existence, le whisky et le tabac.
Sir John a appuyé sur la chanterelle et le peuple commence à crier.
Malheur à lui aux prochaines élections.

LADÉBAUCHE.

On nous écrit de Québec :

" On lit dans l'*Événement* du 7.

Nous regrettons beaucoup la grave indisposition qui oblige M. Chapleau à passer en Europe où il sera un couple de mois. Sans être en danger, le secrétaire d'état est très malade. Il a les sympathies générales : — Drôle de maladie tout de même."

**

La chevalerie de la Longue Chevelure du " Monde " vient de perdre un de ses membres en M. Grenier qui se l'a fait raser. Il reste encore MM. Vanasse et Danse-seau. Nous croyons que les liens d'existence de cet ordre tomberont bientôt soit sous le rasoir du coiffeur ou du temps — On vieillit quoi !...

Un lecteur français du " Canard ".

**

Les petits St Jean-Baptiste du bon vieux temps

Le *Canard*, après plusieurs jours de travail, a réussi à préparer une liste de toutes les personnes vivantes qui pendant leur enfance ont figuré dans les processions de la St Jean Baptiste comme petits personnages allégoriques.

Cette liste a été rédigée dans l'ordre chronologique.

- 1806 l'ex-échevin Homier.
- 1812 M. G. H. Oherrier.
- 1823 M. J. C. Robillard.
- 1824 Pierre Rivard.
- 1831 M. T. Robillard.
- 1832 Gco. Fullum.
- 1833 M. Mag. Desjardins.
- 1834 Marcellin Noël.
- 1835 M. Cavallo.
- 1836 J. B. Emond.
- 1837 Léon Richard.
- 1838 Capitaine Lafortune.
- 1839 L'échevin Perrault.
- 1840 M. Capello.
- 1841 Dr Gaboury (de Laval).
- 1842 F. X. Boisseau (entrepreneur).
- 1843 Domme.
- 1844 L'échevin Jeannotte.
- 1845 Jos. Riendeau.
- 1846 E. G. Phaneuf.
- 1847 Isidore Durocher.
- 1848 M. Bourgouin.
- 1849 Corboille du Canal.
- 1850 Frank Larin.
- 1851 A. Longtin.
- 1852 M. Gaspard Mathieu.
- 1853 Arthur Augé.
- 1854 Ovide Arochambault.
- 1858 J. Bte. Renaud.
- 1856 Joseph Marcoux, de St. Jean Bte de Rouville

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le *Canard* a assisté lundi soir à la première représentation de la troupe Française au Central Muséum.
Ce ne sont pas des amateurs qui assomment le public. Les acteurs sont tous des artistes.
On dirait qu'ils ont brûlé les planches toute leur vie. Leur répertoire est d'un comique épaustrouillant et si vous voulez faire une chopine de bon sang aller entendre les vaudevilles français.

LE PAIN

La Saint Honoré, que les boulangers de divers lieux fêtaient récemment, ne revient jamais sans que je me rappelle aussitôt les différentes phases par lesquelles a dû passer l'histoire du pain.
Trouvant chaque jour, presque au saut du lit, une brioche croustillante et chaude encore, confectionnée avec la plus fine fleur de farine, tandis que notre imagination galopait, à franc étrier, dans le pays des rêves, il nous semble tout à fait naturel de la croquer à belles dents et avec une dédaigneuse indifférence ; un peu plus, nous pourrions croire qu'elle a poussé comme un champignon dans l'herbage loisin, et qu'en nous l'offrant, la nature s'est tout simplement acquittée de son devoir le plus strict envers nous.
Il est loin d'en être ainsi : l'humanité n'a pas toujours mangé du pain blanc ; il a fallu de grands efforts et de longs siècles avant que cet aliment, devenu la base de la nourriture, ait acquis la perfection que personne ne lui conteste aujourd'hui.
Les peuples ont-ils toujours mangé du pain ? Il est permis d'en douter, puisqu'à l'heure actuelle, il y a toute une partie de l'Amérique et de l'Afrique orientale qui en ignore absolument l'usage.
Il fut un temps où l'on se contentait de broyer grossièrement le grain et de le faire cuire sous la cendre ; depuis lors, le temps a marché.
Le pain est devenu tellement nécessaire au point de vue matériel, que son nom a été choisi dans un grand nombre de cas comme terme de comparaison pour les choses même qui rentrent de plain pied dans le domaine moral.
" Il mange son pain blanc le premier, " dit-on d'un homme qui mène large vie, sans avoir les ressources pour la continuer longtemps de la sorte.
" Long comme un jour sans pain, " est une expression connue de tout le monde.
" Cet homme est bon comme du pain, " ne l'est pas moins.
Les écoliers ont en horreur " le pain sec, " et, cependant ils crivent de la belle façon si le pion les menaçait de leur " faire passer le goût du pain. "
Les Romains de la décadence réo'amaient non le libéré, mais " du pain et des jeux. " L'oraison dominicale, tout en faisant bon marché des plaisirs, a soin de demander à Dieu " le pain quotidien, " comme M. le curé demande d'un de ses paroissiens, chaque dimanche, " le pain béni. "
Ah ! combien grande serait la joie de Saint Honoré, si ses fervents, rentrant en eux-mêmes, prenaient de bonnes résolutions pour l'avenir. Avec quelles délices célestes ils écouterait les invocations suivantes : Illustre et saint patron des boulangers, donnez-nous la force d'âme nécessaire pour ne plus vendre à faux poids ; — des balances inégales, délivrez nous ; — des farines ava-

COUACS

Chaque semaine, on lance dans les ports de France un nouveau cuirassé, et on s'étonne, disait M. Prudhomme que la dette flottante ne fasse qu'augmenter.

Pon'on du Terrail ne relisait jamais ce qu'il avait écrit un dicté.
— Vous êtes sûr de ne jamais vous tromper ? lui demandait quelqu'un.
— Non, mais c'est bien assez de l'avoir écrit une fois : je n'aurais pas le courage de le relire.

Un gommeux à un usurier.
— Comment, 9 pour 100 ? Vous m'aviez dit que vous prêtiez à 6 1/2 ?
— Eh bien ! oui ; six et la moitié de six, qui est de trois ; total neuf !

Le père du jeune Toto est député ; ce qui fait que, malgré son jeune âge (neuf printemps), le jeune Toto est déjà au courant de certaines expressions parlementaires qu'il entend répéter autour de lui.
Or, l'autre jour, pendant le dîner à la campagne, Toto fit signe à son père qu'il voudrait bien quitter la table pour satisfaire... Vous m'entendez bien.

Le père, croyant que c'est un prétexte pour aller gaminor dans le jardin, enjoint à Toto de rester tranquille. Mais voilà qu'au bout de cinq minutes le mioche se démène éperdument et paraît en proie à un vif désespoir.

— Ah ! ça, qu'est-ce que tu as à la fin ? lui demande son père avec sévérité.
— J'ai... j'ai... fait Toto fondant en larmes, j'ai que tu as eu tort de repoaser l'urgence.

Le père, croyant que c'est un prétexte pour aller gaminor dans le jardin, enjoint à Toto de rester tranquille. Mais voilà qu'au bout de cinq minutes le mioche se démène éperdument et paraît en proie à un vif désespoir.

— Ah ! ça, qu'est-ce que tu as à la fin ? lui demande son père avec sévérité.
— J'ai... j'ai... fait Toto fondant en larmes, j'ai que tu as eu tort de repoaser l'urgence.

— J'ai... j'ai... fait Toto fondant en larmes, j'ai que tu as eu tort de repoaser l'urgence.

TENTES DE TOUTES SORTES

7 1/2 par 7 3.50. 7 1/2 par 10 4.00
Catalogues envoyés sur demande.
Aussi

CANOTS D'ECORCE

Depuis 6 pieds à 15 pieds, et au-dessus chez BRAZEAU & DEMERS, au Magasin Indien, 1658 rue Notre-Dame, près de la côte St-Lambert.
Spécialité. — Lacrosse et Pelottes pour clubs. 41—41

Dans le monde :
La duchesse de Beauséant présente le baron des Argousses à la marquise de Cassenoisette.

Le baron :
— C'est singulier madame la marquise, il me semble avoir déjà eu l'honneur de vous rencontrer...

— En effet, baron, au bal de la princesse de Sagan. J'étais costumée en punaise.....

— Et quoi ! cette délicieuse punaise était vous ?
— Et vous ne me reconnaissez pas ingrat ?

— Je vous présente mes excuses !
— Vous étiez en cochon de lait ? Parfaitement.

Et votre sœur ?
— En rat d'égoût.
— Charmant ! charmant !

Un chroniqueur parisien publie un manuel conjugal qui explique la joie avec laquelle un grand nombre de maris ont accueilli la délivrance, sous forme de divorce.

Pas commode, le rôle de mari :
Jaloux, il est dupé ;
Crédule, il est raillé ;
Despote, il est haï ;
Faible, il est méprisé ;
Trop expansif, il froisse ;
Passionné, il est ridicule ;
Inconstant, il provoque les représailles.

Il ne reste à son actif qu'une seule chance, celle d'être aimé de sa femme auquel cas tous ses défauts lui seront comptés pour vertus.

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyeneau suspensions électriques attachés pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

Leçon medicamento moralistico :
Le prof. — Quest-ce que la varicelle ?
L'élève. — C'est le vice de la nature !